

## CHAPITRE IX

### ÉMILE DE LAVELEYE RENCONTRE *LE CAPITAL*

Nous venons de voir dans quelles conditions et sous quelle forme Maurice Block est amené à évoquer – pour la première fois, dans le *Journal des Économistes* d'août 1876 – la conception historique qu'il prête à Marx. Or il s'avère qu'un mois plus tard, et pour la première fois là aussi, l'auteur du *Capital* figure en bonne place au sommaire de la prestigieuse *Revue des Deux Mondes*, le signataire de l'article n'étant autre qu'Émile de Laveleye<sup>1</sup>. La coïncidence précise des dates tient très probablement des hasards de l'édition. Mais il n'empêche que la proximité des textes des deux protagonistes de la discussion sur le socialisme de la chaire témoigne, à nouveau, de ce que l'attention qu'ils portent – seuls, à l'époque – à Marx se trouve étroitement mêlée aux importantes questions théoriques soulevées par ce débat.

En l'occurrence, l'article dont Laveleye publie la première partie sous le titre "Le socialisme contemporain en Allemagne. - I - Les théoriciens", est presque entièrement consacré au *Capital*. On peut ainsi considérer que, quatre ans après l'étude rédigée par Block pour le *Journal des Économistes*, il constitue la deuxième étape de la réception de l'œuvre en France. Or ce texte s'avère particulièrement intéressant pour nous parce que la présentation du livre de Marx que propose l'économiste belge est, à la fois, proche *et* profondément différente de celle de son collègue français.

Émile de Laveleye ne manque d'ailleurs pas de reconnaître sa dette envers son devancier, en soulignant dans une note bibliographique les mérites de "l'étude brève, mais très substantielle, de M. Maurice Block" –

---

<sup>1</sup> Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain en Allemagne - I – Les théoriciens", *RDM*, 1<sup>er</sup> sept. 1876, p. 121-149.

la seule analyse des idées de Marx qui existe en français<sup>2</sup>. Toutefois, on ne peut s'empêcher de penser que le titre de son article – à peine démarqué de celui de Block, "Les théoriciens du socialisme en Allemagne" – est comme un clin d'œil au lecteur : l'annonce d'un vin nouveau, dans une outre ancienne. De même que l'économiste français, Laveleye structure en effet son travail sur le socialisme d'outre-Rhin en deux volets. Le premier, "les théoriciens", concerne avant tout Marx, tandis que le second, "les agitateurs", publié trois mois plus tard, est entièrement dédié à Lassalle<sup>3</sup>. Du reste, les deux auteurs sont également d'accord pour voir en Marx un "chef d'école", comme disait Block, et en Lassalle son disciple<sup>4</sup>. Enfin ils se retrouvent à nouveau pour estimer nécessaire de fournir au lecteur, dans leur premier article, un résumé du *Capital*, avant d'en aborder la critique. Mais au-delà de ces ressemblances formelles, c'est aussi sur le fond de leurs analyses que Laveleye et Block se rejoignent souvent. Sur ce point, l'aspect le plus frappant, on le verra, est que – après s'être tous deux abstenus d'exposer la conclusion de l'ouvrage - ils en arrivent l'un et l'autre à prêter à Marx la problématique de Proudhon.

---

2 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain...", *op. cit.*, p.138. La bibliographie en allemand mentionnée, en outre, par Laveleye comporte quatre titres , de Heinrich von Sybel, Eugen Jäger, Schäffle (*Le socialisme et le capitalisme*), ainsi que *L'Émancipation du quatrième État* de Rudolphe Meyer, qui est alors en cours de publication.

3 Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain en Allemagne -II – Les agitateurs", *RDM*, 15 déc. 1876, p. 867-896. On se rappelle que Block, cherchant à dresser un panorama des idées socialistes en Allemagne, l'avait organisé en deux articles : l'un consacré à Marx, le second à Lassalle et à d'autres écrivains (Schäffle et Marlo notamment).

4 Le fait n'est pas aussi évident, à l'époque, qu'il n'y paraît. On se souvient que Reybaud prétendait encore, l'année précédente, que Marx n'avait été "pour les ouvriers allemands, qu'un nom en l'air et une influence de passage". *JDE*, janv. 1875, p. 18.

Et pourtant, ce qui se révèle derrière le parallélisme apparent de leurs démarches, c'est une profonde différence dans l'approche et l'appropriation de la pensée de Marx. Car si Block aborde *Le Capital* à travers la grille de lecture d'un libéral orthodoxe, Laveleye quant à lui met en œuvre celle d'un socialiste de la chaire - c'est-à-dire, en fait, d'un libéral réformateur, adversaire de l'orthodoxie. Cette opposition idéologique explique que des éléments de référence importants, que Laveleye partage pourtant avec Block et qu'il puise à l'occasion directement dans son article, se trouvent réorganisés par lui dans une perspective d'ensemble profondément dissemblable, et qui en modifie la signification. De fait, c'est toute la problématique à travers laquelle est appréhendé *Le Capital* qui, avec Laveleye, s'avère autre. De cela résultent la complexité et la richesse de son texte, dont les enjeux sont, à l'évidence, pluriels.

## 1 - Le projet de Laveleye

En effet, pour mieux saisir ce qui fait l'originalité de la démarche de Laveleye il n'est sans doute pas inutile de s'interroger sur ce qui a pu précisément l'inciter à publier cet article. Il faut rappeler ici que son écrit précédent dans la *Revue des Deux Mondes*, en juillet 1875, s'intitulait "Les tendances nouvelles de l'économie politique et du socialisme". Or si ce "manifeste" développait longuement les thèses de la nouvelle école économique – celles du socialisme de la chaire - le socialisme proprement dit n'y était qu'à peine abordé. Le temps seulement, pour l'auteur, d'affirmer que les nouveaux économistes se trouvaient mieux préparés que les libéraux pour combattre "le *socialisme scientifique* actuel, qui s'appuie précisément sur les formules abstraites et les "lois économiques naturelles" pour battre en brèche l'ordre social<sup>5</sup>" – et dont le développement spectaculaire, affirmait-il, menaçait l'Allemagne. Il est donc clair que le texte que nous allons étudier se présente comme le prolongement, à un an d'écart, de cette première analyse. Il en constitue, en réalité, le second volet, consacré cette fois aux "tendances nouvelles" du socialisme. C'est-à-dire à ce socialisme allemand dont l'auteur va justement s'efforcer de démontrer qu'il est un socialisme "de savants".

---

<sup>5</sup> Émile de LAVELEYE, "Les tendances...", *op. cit.*, p. 468. C'est nous qui soulignons.

On notera cependant que dans cet article de septembre 1876 aucune référence n'est faite, malgré l'usage, à celui de 1875. Nous avancerions volontiers l'hypothèse que Laveleye a pu préférer supprimer au dernier moment tout renvoi à son texte précédent. Et cela parce que l'acuité du débat que celui-ci avait soulevé en France risquait de "parasiter", en quelque sorte, la réception de son travail sur Marx<sup>6</sup>.

Il est certain en effet que ce serait limiter la portée de celui-ci que de ne le considérer que comme une pièce nouvelle, ajoutée au dossier que Laveleye instruit contre le naturalisme libéral. Cette dimension est certes bien présente, nous y reviendrons. Mais l'enjeu de ce texte n'est pas purement conjoncturel. C'est une nécessité plus profonde qui pousse l'économiste belge à s'intéresser à Marx - ce qu'il n'avait pas fait, à notre connaissance, jusqu'ici. Et cette nécessité découle, logiquement, de son ralliement au socialisme de la chaire, qui lui impose, d'une certaine manière, cette confrontation avec l'auteur du *Capital*. Car si l'adhésion aux thèses de la nouvelle école suppose une rupture d'avec le libéralisme pur de "l'école de Manchester", elle implique tout autant qu'une ligne de démarcation soit clairement tracée avec le socialisme révolutionnaire. Or c'est bien à cela - à dessiner cette frontière - que va s'employer Laveleye en commentant les œuvres de Marx, puis de Lassalle.

La tâche est d'autant plus indispensable qu'il professe une tout autre conception de l'économie politique que les libéraux. Elle est pour lui, on le sait, une "science morale" qui doit prendre la mesure des maux de la société, afin d'indiquer les réformes qui s'imposent. Mais pour autant la science économique ne saurait, à partir du constat des inégalités et de la misère, déboucher sur la mise en cause radicale de l'ordre social. Or il n'empêche que c'est précisément ce que réalise Marx : partant de l'économie politique, il en arrive à la révolution. Block s'est borné à entériner le fait, en disjoignant les deux aspects du personnage. Laveleye,

---

<sup>6</sup> Il faut remarquer en effet que le dernier épisode en date de ce débat, la "réponse" de Block, étant parue le mois précédent, cela ne laissait aucun délai à Laveleye pour lui permettre de prendre en compte l'argumentation de l'économiste français ; et tout particulièrement, bien sûr, celle concernant Marx.

lui, ne saurait s'en contenter. Il lui faut donc *repenser Le Capital*, sur un mode différent de celui de l'économiste français.

## 2 – L'apport des Britanniques : Marx dans la *Fortnightly Review*,

C'est dans ce contexte que doit être replacé un dernier élément susceptible d'avoir encouragé l'économiste belge à s'exprimer sur Marx. Il s'agit d'un article signé de John Macdonell, "Karl Marx et le socialisme allemand", paru en mars 1875 dans la revue britannique de référence qu'est la *Fortnightly Review*. Cet homme de revues qu'est Laveleye collabore régulièrement au périodique, dans lequel il va d'ailleurs publier un texte quelques mois plus tard<sup>7</sup>. Dans ces conditions, il paraît très peu probable que l'important article de Macdonell lui ait échappé ; d'autant qu'il sera suivi en juillet 1875 d'un papier de Cliffe Leslie, abordant également Marx – et auquel Laveleye fait directement allusion<sup>8</sup>. Nous ne disposons cependant d'aucune preuve indiscutable pour affirmer que Laveleye connaissait l'article de Macdonell. Tout au plus quelques ressemblances de formulations, sur des questions mineures, vont dans ce sens<sup>9</sup>. Mais notre conviction tient plutôt à ce qui fait le fond de l'affaire.

---

<sup>7</sup> Émile de LAVELEYE, "The european situation", *Fortnightly Review*, XVIII, juillet-décembre 1875.

<sup>8</sup> T. E. CLIFFE LESLIE, "The history of German political economy", *Fortnightly Review*, XVII, juillet 1875. Laveleye y fait référence, sans citer toutefois la revue, dans "Le socialisme...I", *op. cit.* p. 134.

<sup>9</sup> La plus convaincante de ces similitudes concerne le début de chacun des articles. Macdonell écrit : "Le socialisme est un élément (...) latent dans la vie de l'Allemagne. En lui et dans l'ultramontanisme l'ordre présent des choses, du point de vue politique, religieux et économique trouve ses plus formidables ennemis" (p. 382). Quant à l'article de Laveleye, il commence par ces mots : "Dans un discours vigoureux, mais étrange, M. de Bismarck disait récemment au parlement de l'empire que l'Allemagne avait deux ennemis à combattre : l'ultramontanisme et le socialisme" (p. 121). L'allusion commune à l'ultramontanisme, que rien ne vient justifier par ailleurs, est évidemment frappante. Bien qu'on ne puisse exclure la référence

Car l'article de la *Fortnightly Review*, est la toute première étude consacrée au *Capital* à paraître en Angleterre. Et à un moment où, dans les milieux intellectuels, les lecteurs de Marx sont si peu nombreux, il semble presque impossible que Laveleye, un fidèle de la revue de surcroît, n'en ait pas eu connaissance. Au demeurant, et même si par extraordinaire le texte avait été sans influence sur le professeur belge, il mériterait que l'on s'y attarde quelque peu. Précisément parce qu'il tranche, de façon tout à fait remarquable, sur les analyses de l'œuvre rédigées par nos économistes continentaux.

### **La première analyse anglaise du *Capital***

L'historien de la réception de Marx en Angleterre, Kirk Willis, nous présente Sir John Macdonell comme un avocat, qui étudie "en amateur éclairé la politique et l'économie politique allemandes". Bien qu'il ne soit donc pas économiste, l'auteur est à coup sûr très au fait de la science économique. Et son "excellent" article est le premier qui aborde de façon détaillée les "écrits économiques techniques" de Marx<sup>10</sup>. Ainsi, trois ans

---

"accidentellement" simultanée à une même source ; ne serait-ce qu'au discours particulièrement brillant de Bismarck.

<sup>10</sup> Kirk WILLIS, "The introduction and critical reception of marxist thought...", *op. cit.*, p. 428. L'édition allemande du *Capital*, en 1867, a été signalée en Angleterre, à la différence de la France, dans deux revues importantes. Les extraits de ces comptes-rendus que donne Willis (p. 439), montrent que la *Saturday Review* tout comme la *Contemporary Review* ont classé Marx d'emblée parmi les économistes. La seconde d'entre elles faisant remarquer, non sans arrogance, que, si les Anglais avaient à apprendre des Allemands dans de nombreux domaines, ce n'était certainement pas le cas dans celui-ci : "En économie politique, c'est nous, en Grande-Bretagne, qui avons pris l'initiative, et nous faisons toujours la course en tête" (*Contemp. Rev.*, juin 1868). Quelques indications sommaires sur les principes économiques de Marx ont ensuite été mentionnées dans certains des nombreux articles consacrés à l'Internationale. Mais ce qui distingue Macdonell, écrit Willis, c'est "sa familiarité évidente" avec les principaux arguments du *Capital*, ainsi que "la présentation lucide et substantielle" qu'il en donne (p. 428).

après celui de Block et plus d'un an avant celui de Laveleye, ce travail a le même objectif : faire connaître *Le Capital* à un public cultivé qui en ignore pratiquement tout.

On ne s'étonnera donc pas que Macdonell commence, lui aussi, par évoquer l'importance méconnue de ce mouvement socialiste où se mêlent les influences croisées venues d'Angleterre, et des socialistes français Fourier, Louis Blanc et Proudhon. Un mouvement qui met en cause l'ordre présent des choses, et se concentre sur la critique des institutions économiques. Il aligne cependant des tendances très diverses, de la coopération prônée par Marlo, à l'étatisme qui s'oppose à Schulze-Delitzsch. Les socialistes allemands, écrit l'auteur, "ont plus de savoir et de solidité, ils sont moins intempérants et légers qu'Owen, Fourier ou Babeuf<sup>11</sup>". Ils s'abstiennent aussi des "sophismes puérils et bruyants" qui ont gâché les facultés de compréhension de Proudhon et de nombre de ses compatriotes. En fait deux figures, annonce Macdonell, dominant le mouvement. Celle de Lassalle est relativement bien connue des Anglais. Mais elle a "éclipsé un esprit plus important, plus agile et solide - celui de Karl Marx - son successeur, mais non son élève<sup>12</sup>". De sorte que - bien que celui-ci ait vécu longtemps en Angleterre, et qu'il ait tiré de l'expérience de ce pays les illustrations et les preuves principales de son œuvre majeure - il n'est presque ici, déplore-t-il, que "l'ombre d'un nom<sup>13</sup>".

### **"Le capitalisme nourrit le germe du socialisme"**

Macdonell utilise la *Préface* de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, un texte qui n'est pas connu de nos économistes francophones,

---

<sup>11</sup> John MACDONELL, "Karl Marx and german socialism", *Fortnightly Review*, XVII, March 1875, p. 382.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 383.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 384. Et d'ajouter : "Les gens peuvent lui faire l'honneur de l'injurier ; mais pas celui de le lire".

pour retracer la biographie du théoricien allemand. Celui-ci s'est tourné dès 1842-1843, souligne-t-il, vers les questions économiques, tout en manifestant un intérêt marqué pour Hegel<sup>14</sup>. Marx est donc d'emblée présenté comme un économiste, qui développe dans *Le Capital* des idées élaborées dans la *Contribution* (dont le plan est cité), et défendues déjà dans sa critique de Proudhon.

Toutefois ce qui importe avant tout à l'auteur, c'est de faire sentir l'influence de ces idées en Allemagne, ce que les Anglais, mêmes les plus cultivés dit-il, ne soupçonnent pas. C'est ainsi qu'un abrégé du *Capital* – qui, il le note avec humour, "traduit sa phraséologie hégélienne en langue vernaculaire" – circule outre-Rhin<sup>15</sup>. Mais l'importance de l'ouvrage ressort surtout du discours de l'un des "disciples enthousiastes" allemands de Marx, auquel l'écrivain anglais cède la parole. *Le Capital*, affirme celui-ci, a fourni des armes invincibles au socialisme. L'œuvre en effet, scelle la mort de toute illusion optimiste, au sens où elle établit que la société ne saurait être améliorée en suivant le plan d'un quelconque réformateur individuel. Mais d'un autre côté, elle procure aux sociaux-démocrates une entière confiance en leur victoire, dans la mesure où elle met en évidence "que le capitalisme nourrit le germe du socialisme, et que le premier doit, par une nécessité naturelle et en accord avec sa propre loi, se transformer dans le second<sup>16</sup>".

Le lecteur des textes de Block et de Laveleye ne peut qu'être très profondément surpris de trouver ainsi exposé - avec autant de simplicité, et avant même toute analyse détaillée de l'ouvrage - le thème central du

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 383. L'auteur cite l'introduction de Marx à une "révision critique de la *Philosophie du droit* de Hegel. Cet ouvrage n'est mentionné ni par Block ni par Laveleye. Ces derniers ne signalent pas non plus l'intérêt précoce de Marx pour l'économie politique, car ils n'ont visiblement pas lu la *Préface* de la *Contribution*.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 383. De façon très proche, Laveleye notera que les "abstractions" hégéliennes de Marx, "traduites en langage vulgaire dans les petits journaux socialistes, sont devenus le catéchisme des ouvriers allemands" (*op. cit.* p. 137)

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 384.

*Capital* – celui du nécessaire "dépassement" du capitalisme - que les économistes francophones s'avèrent incapables d'explicitier.

Macdonell, quant à lui, continue sa démonstration de la portée du livre de Marx en se référant, cette fois, aux adversaires de celui-ci. Après avoir lu les "critiques respectueuses" de Von Sybel, ajoute-t-il, on ne saurait douter de l'éclatante influence du *Capital*. Et de citer encore l'ouvrage du Dr. Jaeger sur le socialisme moderne. Pour ce dernier, l'importance du livre de Marx réside dans le fait "que tous les premiers socialistes, allemands, français ou anglais, ne sont plus maintenant bons qu'à l'oubli, ou du moins n'ont-ils plus guère qu'une valeur historique<sup>17</sup>". Là encore notre étonnement est grand de voir indiquer si clairement la rupture de Marx d'avec ses devanciers.

### **Une grille de lecture "pessimiste"**

Ce n'est évidemment pas par hasard que Macdonell a donné d'abord la parole à un disciple de Marx pour caractériser *Le Capital*. Rien ne permet de penser qu'il partage lui-même l'espérance sociale-démocrate. Il semble, au contraire, porter au plus haut point le pessimisme inhérent aux doctrines économiques anglaises. Mais il se pourrait bien que ce soit précisément là, dans ce qui fait l'une des spécificités de la culture économique et sociale d'outre-Manche, que se trouvent les éléments majeurs expliquant l'accueil que le collaborateur de la *Fortnightly Review* réserve à l'œuvre de Marx.

Macdonell n'a bien sûr aucune peine à identifier d'emblée celui-ci comme un économiste, héritier de Ricardo. Surtout il ne semble pas, non plus, dérouté outre mesure par le fait que ses analyses, fondées sur la valeur, puissent conduire à affirmer la nécessité du socialisme. On doit peut-être y voir une certaine familiarité de l'auteur avec les "socialistes ricardiens" – Thomas Hodgskin, ou William Thompson – qui, dans les

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 384. Von Sybel, et le Dr. Eugen Jäger – qui a publié en 1873 *Le Socialisme moderne : Karl Marx, l'Association Internationale des Travailleurs, Lassalle et les socialistes allemands* – sont également deux des principales sources allemandes citées par Laveleye.

années 1820-1830, instruisaient déjà le procès du capitalisme à partir de la doctrine de Ricardo<sup>18</sup>. Mais le fait que les théoriciens anglais soient ainsi aux avant-postes de la critique sociale ne peut être disjoint d'un trait culturel plus général, propre à la Grande-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle. L'extraordinaire croissance du capitalisme industriel s'y est, en effet, accompagnée d'un effort remarquable – inconnu sur le continent – pour scruter avec efficacité et précision les conditions et les conséquences sociales de son développement. Nulle part ailleurs en Europe n'existent ce réseau d'inspecteurs de fabriques, rattachés au ministère de l'Intérieur, et dont les rapports semestriels sont publiés par ordre du Parlement, ni ces innombrables commissions d'enquêtes officielles sur la santé, ou sur le travail des enfants.

Ces textes jettent sur la classe ouvrière britannique une lumière crue. Leur regard est d'une acuité telle, confinant souvent au cynisme, qu'aucune illusion n'est permise, pour qui veut bien s'informer, sur la réalité de la société industrielle. De sorte qu'ils ont très certainement contribué à répandre, dans une partie du public cultivé anglais, ce pessimisme social lucide dont témoigne Macdonell.

Or ce sont précisément ces multiples rapports officiels qui viennent étayer la théorie du *Capital*. Tout se passe donc comme si notre auteur – en retrouvant dans ce livre l'écho d'une réalité qu'il connaît bien, et qu'il déplore – parvenait ainsi à accéder à la logique de Marx. Macdonell est en effet, tout son article le prouve, particulièrement sensible à l'ampleur de la misère sociale et aux fléaux qui accompagnent la croissance du système industriel. Et c'est sans doute à partir de sa propre vision, très critique, de ce système qu'il se trouve suffisamment en résonance avec Marx – ce

---

<sup>18</sup> On sait que Marx lui-même connaissait bien les socialistes ricardiens. La notion de plus-value, désignant une "valeur additionnelle" ou "surplus value" retirée aux travailleurs par les capitalistes, est élaborée par Thompson dans son ouvrage *An Inquiry into the Principles of the Distribution of Wealth* de 1824. Marx a lu cet ouvrage en 1845. Cependant, comme le fait remarquer Christian Laval, il ne mentionne pas cette origine anglaise du concept, bien qu'il prenne en compte, à plusieurs reprises, l'apport de ces socialistes ricardiens. Voir Christian LAVAL, *L'Ambition sociologique*, *op. cit.* p. 338-342.

"Schopenhauer des économistes<sup>19</sup>", comme il le qualifie – pour l'*entendre*. Aucun des présupposés "optimistes" des écoles continentales ne vient s'interposer entre lui et le texte du *Capital*. Ni celui, évidemment, des héritiers français de Bastiat. Ni celui, plus subtil, de la "nouvelle école" pour laquelle le capitalisme est parfaitement viable, à condition que des réformes viennent en améliorer la répartition de la richesse.

Macdonell est, quant à lui, d'un pessimisme beaucoup plus radical. La conclusion de son article en témoigne. "La société, écrit-il, est une sorte d'organisme sur la croissance duquel les efforts conscients ne peuvent exercer qu'un petit effet<sup>20</sup>". De fait c'est bien, pensons-nous, ce pessimisme désabusé qui lui permet d'entrer de plain-pied dans la cohérence du *Capital*. Il lui donne, en tous cas, la possibilité de la *penser*, bien qu'il le garde, aussi, d'adhérer à la logique de Marx.

### ***Le Capital*, lu par un Britannique**

S'il insiste sur la violence des polémiques du socialiste allemand à l'encontre des économistes de tous bords, Macdonell ne s'étend pas sur sa méthode. Il n'a pas un mot pour dénoncer ses "abstractions", ni d'ailleurs sa dialectique. Il n'aborde jamais sa conception de l'histoire en tant que telle (bien qu'il connaisse et utilise, on le sait, la *Préface* de la *Contribution*). En réalité il se "contente", pourrait-on dire, d'exposer, avec un pragmatisme tout britannique, ce que *dit* Marx. Écoutons la présentation qu'il donne de son œuvre :

"Son thème est le *capitalische Produktionsweise*, ou la production dans les circonstances où le capital n'est pas possédé par les travailleurs ; et sa thèse est que le capital, quand il est la propriété d'une classe comparativement petite, comme c'est le cas actuellement, est le plus terrible fléau de l'humanité ; qu'il s'engraisse sur les misères du pauvre, la dégradation de l'ouvrier, ainsi que sur le labeur abrutissant de sa femme et de ses enfants ;

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 391.

que, exactement comme se développe le capital, se développent aussi le paupérisme – ce boulet que traîne à son cou la civilisation – les cruautés révoltantes de notre système d'usine, les conditions sordides des grandes cités, et la présence de la pauvreté la plus profonde assise aux portes même de la richesse la plus immense<sup>21</sup>.

Aucun de nos économistes francophones n'évoquera en des termes aussi précis le tableau que trace Marx de cette déchéance humaine, perdue dans le sillage du capital. Aucun, surtout, ne mettra en lumière, avec cette évidence, qu'elle découle pour lui du *mode de production* capitaliste, de cette forme sociale où les travailleurs sont séparés des moyens de travail, devenus capital. Aux yeux de Macdonell, cependant, il s'agit bien là de la problématique centrale de Marx. Il y revient quelques pages plus loin : "C'est la séparation du capital et du travail, l'existence d'une classe séparée, d'une caste, de capitalistes, que Marx déplore ; ce sont les tristes conséquences de ce divorce qu'il entreprend d'expliquer<sup>22</sup>". Cette problématique implique que ces fléaux sociaux que l'auteur, dans la foulée de Marx, vient d'énumérer, ne sont pas "des défauts accidentels de notre civilisation qui disparaîtront peu à peu. Ils sont inévitables. Ils suivent le capitalisme aussi sûrement que la nuit suit le jour". Et d'ajouter que c'est là ce que Marx entend "prouver avec une rigueur scientifique", éloignée de tout sentimentalisme<sup>23</sup>.

Macdonell a donc mis en place, avec une clarté remarquable, ce qui constitue pour lui l'axe central du *Capital*. Il annonce maintenant que "la clef du système (de Marx), en tant que tel, consiste dans sa théorie de la valeur<sup>24</sup>". Celle-ci est en substance, dit-il, celle de Ricardo. Mais il cherche aussi à préciser en quoi sa conception se démarque de celle de l'économie

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 390.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 385.

politique classique, en relevant notamment la notion de "temps de travail socialement nécessaire<sup>25</sup>". Macdonell poursuit alors le résumé du *Capital*, la théorie de la plus-value se trouvant donc rattachée à celle de la valeur-travail. Puis il évoque "le début du capital moderne", que l'on ne peut expliquer, selon Marx, ni par la frugalité ni par l'abstinence, mais par la spoliation qui caractérise l'accumulation primitive<sup>26</sup>.

Point n'est besoin de suivre Marx plus avant, annonce enfin le commentateur, sinon pour dire quelques mots de "la perspective sociale qu'il attend avec impatience". La misère va s'accroître, et tous les maux dont nous avons parlé, écrit-il, vont atteindre un niveau extrême.

"Au cours du temps, les choses vont devenir intolérables, et la misère ayant créé une vaste classe d'ouvriers disciplinés et mécontents, il va bientôt se développer une communauté de travailleurs libres possédant la terre et les moyens de production ; ils profiteront eux-mêmes de tous les avantages que la science et l'organisation industrielle peuvent conférer, et ils les utiliseront, non pas comme aujourd'hui pour l'enrichissement de quelques uns, mais pour le bien commun et le confort du plus grand nombre. La *Ausbeutung* (exploitation) du travail, le système de production fondé sur le parasitisme, laisseront place à une forme de coopération scientifique et bienfaisante<sup>27</sup>".

Pour la première fois, nous trouvons donc ainsi révélée la conclusion du *Capital*. Elle n'est pas taboue pour Macdonell, comme elle l'est pour nos auteurs francophones engagés dans des référentiels profondément différents. De plus l'exposé en est conduit, ici, avec une intelligence remarquable, qui permet à l'auteur de préciser, en les développant, les formulations très concises de Marx, même s'il les "allège", en même temps, de ses références explicitement dialectiques.

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 385-386.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 390.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 390-391.

Et pourtant Macdonell ne commente pas cette vision d'avenir. Il se contente de souligner que son but n'est pas d'examiner "les erreurs qui sous-tendent ce pessimisme, conduisant par degré à l'optimisme<sup>28</sup>". La critique est superflue, à ses yeux, car ceux qui sont "sous le charme" des enseignements de Marx n'entendront pas. Quant à ceux qui sont en désaccord avec lui, ils jugeront sans doute ses erreurs trop "grossières" pour mériter une longue réfutation. Là encore Macdonell se distingue d'un Block et d'un Laveleye, consacrant une bonne moitié de leurs articles à la critique du *Capital*. Notre auteur anglais se borne à affirmer en quelques lignes que de "simples étudiants" en économie politique repéreront ce qu'il y a de "puéril" dans cette analyse de la production, qu'ils verront d'eux-mêmes que "le capital est aussi essentiel que le travail pour la production", et que l'épargne a droit à rémunération<sup>29</sup>.

En fait, au moment de conclure, son souci premier est plutôt d'alerter les économistes anglais. La phraséologie inaccoutumée de Marx, leur dit-il, masque des vérités qui, formulées autrement, en viendront à être reconnues et acceptées. Ne doit-on pas, par exemple, admettre que dans certaines circonstances le prix du travail est si bas qu'il porte préjudice à l'ouvrier, et le conduit même à la dégradation ? Mais surtout, ajoute-t-il pour finir, "peut-être (les économistes anglais) apprécieraient-ils un peu mieux l'économie politique de Marx, s'ils considéraient avec lui que la société est une sorte d'organisme sur la croissance duquel les efforts conscients ne peuvent exercer qu'un petit effet<sup>30</sup>".

Cette conclusion, d'ordre quasiment philosophique, souligne, on l'a dit, le pessimisme personnel de Macdonell. Celui-ci donne à coup sûr sa coloration propre à son analyse du *Capital*. C'est en effet sur le déterminisme, sur la *nécessité* qui gouverne l'évolution de l'ordre socio-économique actuel, que l'auteur insiste avec force. Et cela, certes, à la suite de Marx, même s'il faut remarquer que celui-ci affirme aussi, de façon très

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 391.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 391.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 391.

explicite, que l'ancienne société, qui porte dans ses flancs la nouvelle, peut "abrégé la période de gestation, et adoucir les maux de (son) enfantement<sup>31</sup>". Mais Macdonell, on l'a déjà noté, n'a visiblement pas été convaincu par le versant "optimiste" de Marx.

Par contre, il est un autre aspect de l'œuvre que l'auteur met peu en lumière, au risque de fausser son économie d'ensemble. Il s'agit de la méthode dialectique du *Capital* sur laquelle repose le projet même de Marx : celui d'une *critique* de l'économie politique. Macdonell a parfaitement compris que le terme de *mode de production* capitaliste recouvre une forme sociale-historique spécifique. Mais, avec un pragmatisme très britannique, il évite toute référence au substrat dialectique qui fonde le concept. Il ne s'aventure pas dans l'analyse du fétichisme des catégories marchandes, ni même dans celle de la forme de la valeur d'où découle le fétichisme. Or c'est pourtant sur cette conception de la *forme* de la valeur, en tant qu'elle est spécifique du mode social actuel de la production, que Marx fonde sa critique de Ricardo, et celle du naturalisme de l'économie politique. Du coup, pour le lecteur, il apparaît que c'est en tant qu'héritier direct de Ricardo – *et non en tant qu'il le critique* – que Marx élabore sa théorie, et qu'il met en évidence la nécessité de ces lois qui président au fonctionnement et au destin du mode de production capitaliste. On peut imaginer, dès lors, comment va réagir à la lecture d'un tel texte un économiste qui, comme Laveleye, met déjà en doute l'existence des "lois naturelles" de l'économie proclamée par la science reconnue.

### **L'opposition du socialisme de la chaire et de Marx, selon Cliffe Leslie**

Le détour par l'article de Macdonell n'était pas, on le constate, inutile. Notre avocat anglais trace en effet de Marx un tout autre portrait que Block. Il le dépeint, lui, avant tout comme un économiste, qui, prenant appui sur la théorie de la valeur-travail, s'efforce de démontrer que le

---

<sup>31</sup> Karl MARX, *Le Capital*, Préface de la 1<sup>re</sup> édition, *op. cit.*, p. 20. Macdonell passe cette formulation sous silence.

mode de production capitaliste marche nécessairement à sa perte. Laveleye y a très certainement puisé matière à réflexion, nous allons le voir.

Mais auparavant, il faut encore signaler qu'un second article témoigne de l'actualité de Marx dans la *Fortnightly Review*. "L'histoire de l'économie politique allemande", en juillet 1875, est signée d'un économiste anglais connu, T.E. Cliffe Leslie, dont le ralliement à la cause des économistes allemands a fait du bruit. Il s'agit là du compte-rendu du livre de W. Roscher, récemment paru sur le sujet, et que l'auteur britannique replace dans le vaste débat qui divise actuellement les économistes européens. Cliffe Leslie s'attache donc, à la suite de Roscher, à pointer ce qui différencie outre-Rhin les diverses tendances de l'économie politique. Il ne retient, parmi les cinq courants que distingue Roscher, que les trois principaux : les libre-échangistes, les socialistes, et l'école "réaliste" ou école historique.

Dans cette optique, il indique donc d'abord que, pour Roscher, les libre-échangistes se montrent "trop abstraits, trop optimistes et trop indifférents à l'histoire et à la réalité". Quant au second groupe, les socialistes ou sociaux-démocrates, dont Marx et Lassalle sont les représentants, il signale qu'ils "ont pour but tout à la fois une révolution politique et l'abolition de la propriété privée de la terre et du capital<sup>32</sup>". On notera que ces objectifs radicaux n'empêchent nullement nos auteurs de les ranger au sein de l'économie politique. Et la chose est d'autant plus frappante que Cliffe Leslie continue, immédiatement, dans ces termes :

"Roscher fait remarquer qu'ils sont encore plus non historiques (*more unhistorical*) dans leur méthode, et qu'ils s'adonnent encore davantage aux abstractions trompeuses – par exemple l'argument que le capital est du travail accumulé, et que donc le travail devrait avoir tout son produit – que les plus extrêmes des anciens libre-échangistes<sup>33</sup>".

---

<sup>32</sup> T.E. CLIFFE LESLIE, "The history of german political economy", *Fortnightly Review*, XVIII, juillet 1875, p. 99.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 99.

Voilà donc Marx et Lassalle classés, parmi les économistes, aux côtés des ultra-libéraux, au motif qu'ils surenchérisent avec eux dans le maniement de l'abstraction, et d'une méthode "a-historique" ! L'appréciation est si surprenante que l'on s'étonne d'abord de ne pas trouver ici la moindre réserve de la part de Cliffe Leslie. Mais en fait c'est bien là - dans cette opposition méthodologique forte, perçue en ces termes - que réside pour lui l'un des aspects essentiels permettant de distinguer les socialistes des partisans de la nouvelle école<sup>34</sup>. C'est pourquoi l'économiste anglais enchaîne directement, sans autre commentaire, en engageant une polémique contre l'auteur italien d'un récent article de la *Fortnightly Review*, coupable de confondre les deux courants.

Cet Italien fait une erreur manifeste, écrit-il, en classant la nouvelle école allemande, "l'école réaliste", avec les socialistes. L'école réaliste n'est autre que l'école historique, qui s'est beaucoup développée, et dont il expose longuement les principales idées<sup>35</sup>. Aussi rien n'est-il plus infondé, poursuit-il, que d'imputer "des tendances socialistes ou destructives" à l'école historique des économistes allemands, sous prétexte de leur surnom de *Catheder-Socialisten*, car "la philosophie historique n'a, assurément, aucune tendance révolutionnaire<sup>36</sup>".

---

<sup>34</sup> Laveleye, dans son article de 1876, mentionne Cliffe Leslie précisément lorsqu'il s'engage lui-même dans la critique méthodologique du *Capital*. Cependant, il faut remarquer dès maintenant que si l'économiste belge reprend à son compte les imputations d'abstraction, il passe sous silence l'allusion à la méthode "non historique" de Marx. La chose est évidemment délibérée, et très significative, puisque la question de l'histoire dans *Le Capital* est une de celles qui préoccupent le plus vivement Laveleye, comme nous allons le voir.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 99-100. Après avoir mentionné les ouvrages allemands majeurs qui illustrent la nouvelle tendance, l'auteur signale que "la méthode historique n'a pas été non plus improductive en Angleterre". Il cite alors les travaux de Sir Henry Maine – qui "ressortent en fait autant de l'histoire économique que de celle du droit". Ils témoignent, ajoute-t-il, de l'étendue du champs des recherches qui s'ouvrent, pour ceux des économistes anglais "qui ne se satisfont pas de l'abstraction stérile".

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 100.

Les objectifs révolutionnaires, tout autant que la méthode abstraite et a-historique, voilà donc ce sur quoi, aux yeux de Cliffe Leslie, s'opposent Marx et la nouvelle école allemande. Mais il ressort également de cet article que la distinction du socialisme de la chaire et du socialisme lui-même n'allait pas de soi en 1875. Si bien que cette passe d'armes ne pouvait que souligner, pour Laveleye, l'urgence d'une mise au point.

Toutefois quelque ait pu être l'influence de ces deux articles de la *Fortnightly Review* – influence plus conjoncturelle pour le second, sûrement plus décisive dans le cas du premier – il paraît évident que l'économiste belge n'a pas attendu ces publications pour se plonger dans *Le Capital*. Quand en a-t-il véritablement entrepris la lecture ? Il semble logique que ce soit après la rédaction de *La Propriété*, qui n'évoque jamais Marx. C'est-à-dire vers 1873-1874, au moment où, se ralliant aux économistes allemands, il éprouve le besoin d'approfondir ce qui les distingue du socialisme.

En tout cas, à l'époque, Laveleye a sans aucun doute lu l'article de Block de 1872. De sorte qu'il importe, pour cerner la singularité de sa position sur Marx, d'examiner en quoi son approche du *Capital* diffère de celle de l'économiste français dans la mesure même où le référentiel dans lequel elle s'inscrit est autre.

### **3 – Le socialisme allemand : un "socialisme de savants"**

Le professeur belge considère *Le Capital* comme "un livre étrange<sup>37</sup>". Et pourtant il s'est trouvé certainement moins dérouté par sa lecture que ne l'avait été son collègue français. Pour ce dernier, l'œuvre, dans sa texture même, sortait totalement de son horizon d'attente. Elle était inclassable. Et le critique se trouvait en quelque sorte piégé, capturé dans la dualité de son auteur. Celle d'un socialiste, emboîtant le pas aux partisans de la "liquidation sociale", tout en prétendant à la science économique. Le problème ne se pose pas dans ces termes pour Laveleye, même si la facture du *Capital* le surprend. A ses yeux l'économie politique

---

<sup>37</sup> Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain...", *op. cit.*, p. 136.

doit être éthique et "réaliste", mais elle est aussi d'emblée liée à l'histoire. Elle a à tenir compte des faits et de l'évolution historique dans laquelle ils s'inscrivent ; elle doit prendre la mesure des injustices de la société, et suggérer des interventions pour y remédier. En ce sens les économistes se doivent d'être des réformateurs. Mais du coup, il n'a pas de mal à accepter l'idée que *les socialistes eux-mêmes*, qui visent également à améliorer la société, *sont des économistes* – une idée d'ailleurs admise également, on l'a vu, par Roscher. Au demeurant, c'est dans cette perspective qu'il replace l'histoire du socialisme outre-Rhin, et qu'il en dégage la spécificité.

### **Le programme de Gotha**

Laveleye est de loin l'écrivain francophone le mieux informé sur la force et le développement du mouvement socialiste en Allemagne. Alors que, dans ce pays, écrit-il, "naguère encore le socialisme militant n'existait pas, en peu d'années il s'est répandu avec une rapidité incroyable<sup>38</sup>", multipliant les moyens de propagande et les victoires électorales. Le congrès de Gotha de mai 1875 l'a visiblement impressionné, alors qu'il était passé presque inaperçu, on s'en souvient, en France. Laveleye explique qu'il marque la fusion du parti lassallien, qui compte sur l'État pour une transformation graduelle de la société, et de l'*Association démocratique des ouvriers* dirigée par Bebel et Liebknecht, lesquels misent au contraire sur une révolution. Puis il cite de larges extraits du programme de Gotha, exposant ses principes et ses revendications politiques immédiates<sup>39</sup>. Celles-ci, ajoute-t-il, n'ont rien de "très subversif" puisqu'on les trouve déjà, pour l'essentiel, réalisés en Suisse. Quant au but final, "l'organisation socialiste du travail", les termes en sont bien vagues.

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 121

<sup>39</sup> *Ibid.* p. 122-124. Au premier rang de ses principes, figure le fait que "le produit total du travail appartient à la société". Par ailleurs, aucune référence n'est faite par Laveleye à l'influence de Marx sur les dirigeants de l'*Association*.

L'auteur se propose donc d'examiner "les écrits dont ces idées sont sorties". Car c'est là ce qui fait la particularité de cette nation "spéculative" qu'est l'Allemagne : non seulement le socialisme "entraîne presque tous les ouvriers", mais il a aussi pénétré dans les classes supérieures de la société. "Il siège dans les Académies, fait-il remarquer, il s'est glissé dans les chaires des universités, et ce sont des savants qui ont donné les mots d'ordre que répètent maintenant les associations ouvrières (...) Ailleurs rien de pareil ne se voit<sup>40</sup>". La perspective que propose l'économiste belge est donc celle, spécifiquement germanique, d'une communauté d'inspiration reliant *savants* et militants. Une communauté qui est fondée sur la *science*, d'où la nécessité de passer en revue "les livres qui ont préparé cet étrange mouvement". L'auteur va ainsi consacrer près d'une dizaine de pages, soit le tiers de son article, à cette analyse, tant cette question du caractère *scientifique* du socialisme allemand est pour lui essentielle.

L'immatunité économique de l'Allemagne durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle explique les débuts tardifs et timides du socialisme dans ce pays. Les idées de réforme et de révolution sociales sont venues de France, indique Laveleye, qui montre leur influence sur Weitling, et qui note que Marx "le plus instruit des socialistes allemands" le reconnaîtra lui-même<sup>41</sup>. Mais au lendemain des révolutions de 1848, l'évolution des deux pays diverge. Alors que la créativité théorique du socialisme semble épuisée en France, les idées socialistes commencent "à prendre un caractère scientifique en Allemagne<sup>42</sup>".

## Un initiateur : Marlo

---

<sup>40</sup> *Ibid.* p. 124.

<sup>41</sup> *Ibid.* p. 124. Laveleye cite alors ce passage connu des *Annales franco-allemandes*, où Marx prévoit que l'insurrection, en Allemagne, "n'éclatera qu'au chant de réveil du coq gaulois".

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 126.

La preuve en est d'abord la publication dans les années 1850 par le professeur Winkelblech, sous le nom de Marlo, de ses *Recherches sur l'organisation du travail, ou Système d'économie politique universelle*. L'objectif de Marlo est de comprendre pourquoi, en pleine prospérité, persiste la misère. Et, note Laveleye, il pense en découvrir la raison "non dans la nature et ses lois nécessaires, mais dans les institutions et dans les lois humaines". Il s'agit donc de les réformer pour les améliorer, ce qui implique que, pour Marlo, l'économie politique est "la science la plus importante de toutes à notre époque"<sup>43</sup>.

La sympathie de Laveleye pour Marlo – figuré presque, ici, en précurseur de ses propres recherches – est évidente. D'autant plus que ce dernier oppose au "principe païen" en économie politique, lequel sacrifie le bien-être des masses à la domination de quelques privilégiés, le "principe chrétien (qui) fera régner l'équité et relèvera les classes déshéritées"<sup>44</sup>. Mais sa proximité avec Marlo transparaît également lorsqu'il évoque la théorie "remarquable" de la propriété élaborée par celui-ci. Le système de propriété doit permettre au travailleur individuel de jouir des fruits de son labeur. Dans ce but, Marlo envisage l'avènement d'une propriété "sociétaire" – "c'est-à-dire, explique Laveleye, la propriété telle qu'elle s'est constituée dans la société anonyme moderne". Celle-ci en se généralisant permettra d'augmenter la productivité, tout en améliorant la situation des travailleurs devenus propriétaires. L'économiste belge émet toutefois quelques réserves sur le projet de Marlo, où se marque trop fortement l'influence de l'utopie phalanstérienne de Fourier<sup>45</sup>.

Il n'empêche, insiste-t-il, que Marlo "connaît bien l'économie politique", et qu'il "n'en méconnaît presque jamais les principes"<sup>46</sup>. Cela conduit notre économiste à une réflexion plus générale sur les socialistes allemands, avant même qu'il n'aborde un deuxième de ses représentants,

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>44</sup> *Ibid.* p. 128.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 129.

Rodbertus. Cette réflexion est du plus grand intérêt, parce qu'elle tranche nettement sur l'appréciation de Block. En effet, ce dernier a lui aussi rendu compte, en 1872, de l'œuvre de Marlo, dont il écrit qu'il veut "réconcilier" le capitalisme et le socialisme, en faisant des concessions à ce dernier. En fait Marlo illustre à ses yeux cette catégorie nouvelle, proposée par Schaeffle, sur laquelle il ironise, mais qui, au fond, le désoriente : celle d' "économiste-socialiste ou d'économiste qui ne l'est qu'à demi, ou aussi de socialiste qui ne l'est qu'à demi, au choix du lecteur<sup>47</sup>".

Il n'est pas impossible que Laveleye, tandis qu'il résumait les idées de Marlo, ait gardé en tête cette approche hésitante et déconcertée de Block. Toujours est-il qu'il se montre, lui, tout à fait assuré. Il ne s'agit là ni de concession, ni de réconciliation entre l'économie politique et le socialisme. Mais il en va de ce qui fait la spécificité même du socialisme allemand. Celui-ci est élaboré par des *savants*, c'est-à-dire en fait par des économistes ; par des hommes qui loin de se perdre dans les rêveries de l'utopie, partent de la réalité, et se réfèrent explicitement à la science - notamment à celle de l'économie.

## Une problématique nouvelle

"Les socialistes allemands qui ont un nom, écrit ainsi Laveleye, n'ont pas dressé le plan d'une société nouvelle. Ils ne nous présentent pas, comme Morus, Babeuf, Fourier ou Cabet, un idéal, une utopie, une cité parfaite qui serait le paradis sur terre. Ils connaissent à fond l'économie politique et les faits constatés par la statistique. Ils ont étudié l'histoire, le droit, les anciennes langues, les littératures étrangères ; ils appartiennent à la classe aisée. Ce sont des savants de profession. Ils ne se laissent pas prendre aux chimères des autres ni à celles que pourraient enfanter leur propre imagination. Ils se contentent de faire la critique des ouvrages classiques des économistes et de mettre en relief les maux de l'état social actuel. Leurs écrits ont ainsi le même caractère que ceux de Proudhon, mais, quoique moins bien écrits, moins brillants, ils ont

---

<sup>47</sup> Maurice BLOCK, "Les théoriciens du socialisme en Allemagne", II, *op.cit.*, p172.

plus de suite et plus de solidité. Pour démêler leurs erreurs, il faut une attention soutenue et une connaissance approfondie des principes économiques<sup>48</sup> ".

Le texte méritait d'être cité intégralement, parce qu'il marque avec vigueur la distance qui sépare Laveleye de Block, et qu'il indique les lignes de force de la problématique nouvelle dans laquelle s'inscrit, pour l'économiste belge, sa lecture du *Capital*. Car Marlo n'est évidemment pas, ici, le seul visé ; Lassalle, et surtout Marx, sont, bien sûr, les premiers concernés.

Or ces hommes ne relèvent pas d'une sorte de "mixte" indéterminé, mi-économistes, mi-socialistes. Ce sont des socialistes, mais des socialistes qui parviennent aux conclusions qui sont les leurs à partir d'une science qu'ils maîtrisent parfaitement – l'économie politique. Laveleye n'emploie pas dans cet article de 1876 l'expression qu'il utilisait l'année précédente (et dont il usera à nouveau plus tard) de "socialisme scientifique". Toutefois l'idée est la même : le socialisme allemand est un "socialisme de savants". Des savants à la culture étendue – on notera en particulier la référence à l'histoire – mais qui sont, avant tout, des spécialistes de la science économique.

Block avait à se débattre avec un Marx qui n'entrait pas de bon gré dans la grille de référence du libéralisme français. Celle d'un socialisme "artificialiste", où toute volonté de transformer la société est une utopie, qui s'oppose à la science, conçue comme l'énoncé des "lois naturelles" de l'économie. C'est pourquoi à partir de cette problématique, il ne parvenait pas à surmonter le dualisme, à penser Marx comme socialiste, en tant qu'il est un économiste. Laveleye change, lui, radicalement de perspective. Parce qu'il récuse le naturalisme ultra-libéral, il lui est possible de reconnaître que *le socialiste qu'est Marx est aussi, en même temps, un économiste*, qui part de l'économie politique et se situe pleinement sur le terrain de la science. Il lui est possible, en fait, de considérer l'auteur du *Capital* comme un "socialiste scientifique".

---

<sup>48</sup> Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain...", *op. cit.* p. 130.

Cela le conduit, dans le même mouvement, à tracer une ligne de démarcation nette entre Marx et ses devanciers, les utopistes français ; une question que Block évitait soigneusement d'aborder. Laveleye refuse, en effet, l'opposition d'une utopie reconstructrice et d'une science naturaliste, sur laquelle fonctionnent les économistes français. Pour lui, l'utopie ne renvoie pas à tout projet de transformation sociale en tant que tel. Elle relève seulement des chimères d'une imagination qui échappe à la discipline d'une pensée scientifique. Dans ce cadre, son diagnostic est clair. Les socialistes allemands, et Marx en particulier, parce qu'ils sont des économistes, se distinguent radicalement des Fourier et Cabet qui les ont précédés.

On remarquera que, sur ces points essentiels, Laveleye rejoint l'appréciation de Macdonell, qui voyait en Marx un économiste dont l'œuvre tranchait sur celles des précurseurs utopistes du socialisme. Cependant, une différence d'approche entre les deux auteurs est déjà perceptible. Car l'insistance que met Laveleye à présenter le socialisme allemand, dans son ensemble, comme un socialisme de "savants" signale aussi la difficulté qu'il rencontre. S'il est, en effet, à ce point sensible à ce foisonnement de recherches scientifiques qui marque le socialisme germanique depuis les années 1850, c'est qu'il réagit en socialiste de la chaire. Comme tel, il perçoit clairement le parallélisme du projet des socialistes allemands avec celui de la nouvelle école économique d'outre-Rhin. Dans les deux cas, il s'agit de "faire la critique des ouvrages classiques des économistes et de mettre en relief les maux de l'état social actuel", comme il le dit lui-même à propos des socialistes. Mais alors comment expliquer que, de cette même démarche – celle qui consiste à rechercher dans la science économique les moyens d'améliorer la société – puissent résulter des conclusions aussi radicalement destructrices que celles de Marx ?

La question se pose avec beaucoup plus d'acuité pour Laveleye que pour Macdonell. Car l'économiste belge ne porte pas sur le système économique et social le même regard, désabusé et profondément pessimiste, que son collègue anglais. À ses yeux, ce n'est pas le système dans son ensemble qui est en cause. Il a la conviction qu'il "suffit", en quelque sorte, d'en réformer le mode de *répartition* des richesses. Il confère

donc à l'économie politique cette fonction essentielle : permettre que soient élaborées des réformes progressives, capables de "réparer" une distribution inégale, et par là d'éliminer la misère et l'injustice qui en résultent. Or dans cette perspective, qui est précisément celle du socialisme de la chaire, il est évident que l'entreprise de Marx pose une question redoutable. Comment est-il possible que le recours à la *science* économique débouche, ainsi, non sur des réformes constructives, mais sur la prédiction du bouleversement radical de l'ordre social et de la disparition du système économique lui-même ?

En réalité, c'est l'existence même d'un socialisme à la fois *scientifique* et *révolutionnaire* qui fait problème. C'est pourquoi non seulement il importe de marquer nettement la frontière de ce socialisme et de la nouvelle école ; mais surtout, il faut rechercher la trace et les raisons de ce qui ressemble à un "dérapage".

Quelles sont donc les "erreurs de parcours" qui peuvent rendre compte d'une pareille dérive, conduisant des principes de l'économie politique aux énoncés subversifs de Marx ? Laveleye se sent encore de plain-pied avec Marlo. Mais de Marlo à Marx, en passant par Rodbertus, que s'est-il donc passé ? Telles sont les questions qui sous-tendent sa démarche, laquelle requiert "pour démêler leurs erreurs, comme il le note, une attention soutenue et une connaissance approfondie des principes économiques". Car dès lors qu'il est reconnu que Marx comme ses devanciers allemands fondent leurs travaux sur les principes de l'économie politique, ce sont ceux-ci qu'il convient d'interroger. Leur mise en question s'impose, dans la mesure même où ils conduisent les auteurs germaniques qui s'en réclament aux conclusions fausses et funestes du socialisme révolutionnaire.

Or c'est bien sur ce point – la critique de l'économie politique – que Laveleye innove, de façon radicale. A peine a-t-il en effet balisé ainsi le champ de sa recherche, que, abordant l'étude de Rodbertus, il annonce ce qui va constituer l'axe de son analyse du *Capital* : la critique de la théorie de la valeur-travail, sur laquelle repose l'ouvrage. C'est elle qui va lui permettre de tracer de son auteur un portrait beaucoup plus unifié que celui qu'en dessinait Block. Le portrait d'un "socialiste scientifique", c'est-à-dire d'un véritable économiste, mais qui s'appuie sur des principes faux,

puisés pourtant dans la science économique, pour justifier son projet révolutionnaire.

Ni Block, ni Macdonell ne mentionnent Rodbertus. Quant à Laveleye, suivant en cela Rudolf Meyer<sup>49</sup>, il considère que "Marx lui a emprunté le fond de ses théories<sup>50</sup>". Au reste, précise-t-il, l'œuvre très originale de Rodbertus relève pleinement de l'économie politique. Son auteur n'est pas un socialiste, "mais, comme Ricardo, il a élevé l'arsenal scientifique où le socialisme est venu prendre ses armes<sup>51</sup>". Le problème est donc bien là : la science économique comporte des principes qui doivent être critiqués parce que, étant faux, ils sont également dangereux dans la mesure où ils fournissent des munitions aux socialistes. C'est le cas, avant tout, de la théorie de la valeur-travail, amorcée par Smith et développée par Ricardo. Rodbertus se fonde sur celle-ci pour expliquer que la hausse de la productivité du travail social ne peut que s'accompagner de ce que la masse des salaires ouvriers constitue une part décroissante du produit national. En réalité, écrit Laveleye, "l'erreur capitale de Rodbertus, que les autres socialistes allemands lui ont empruntée, c'est qu'il fait du travail la source unique de la valeur<sup>52</sup>". Cela le conduit à envisager une institution de crédit, proche de ce que propose Proudhon, gérant en place d'argent un système de bons de travail ; de sorte que "le producteur pourrait alors racheter son produit. Nous allons retrouver, ajoute Laveleye, les mêmes idées dans Karl Marx<sup>53</sup>".

À travers la critique de Rodbertus, qui renvoie elle-même à celle des économistes anglais, on voit ainsi s'amorcer celle de Marx, que le professeur belge inscrit, sans nuance, dans la même perspective. Il est probable que l'article de Macdonell lui a été, dans ce sens, d'un grand

---

<sup>49</sup> (note à faire)

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 130. (cf Engels, Andler.. à faire)

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 133.

secours. Maurice Block, en effet, critiquait lui aussi la théorie de la valeur de Marx, en la rattachant à l'économie classique. Mais il ne percevait pas son lien avec le socialisme. Macdonell, au contraire, a souligné fortement que la logique du *Capital* s'ordonne tout entière – la conception de la plus-value comprise – à partir de la définition de la valeur reprise de Ricardo. Mais alors que l'auteur anglais ne formule *aucune critique* sur cette prémisse, Laveleye va y voir, au rebours, l'origine de cette dérive qui conduit de l'économie politique au socialisme révolutionnaire. Pour lui la théorie de la valeur-travail est précisément la pierre d'achoppement. C'est elle qui rend compte, de Rodbertus à Marx, du "dérage" des socialistes allemands.

En bâtissant de la sorte la cohérence de Marx, à la suite de Macdonell, à partir de son héritage ricardien, Laveleye semble en mesure de dépasser le dualisme de Block. Et pourtant, dès cette présentation du socialisme scientifique allemand que nous citons tout à l'heure, il éprouve le besoin de réintroduire l'idée d'un rapprochement de Marx et de Proudhon. Ce faisant, il s'éloigne sensiblement, et de façon certainement très délibérée, de Macdonell. Celui-ci classait en effet Proudhon parmi ces socialistes immatures dont Marx, en tant qu'économiste, se détachait. Or Laveleye, dans le texte que nous venons d'étudier, effectue la démarche inverse. Il insère en quelque sorte Proudhon dans la lignée de ce socialisme savant construit par les auteurs allemands, en déclarant que leurs écrits ont le même caractère que les siens. La référence faite au socialiste français dans ce contexte semble, à première vue, très surprenante. Car pourquoi rattacher Proudhon au socialisme allemand, si ce n'est pour sauvegarder la filiation de Marx établie par Block, alors que Laveleye est en train de rompre avec la problématique de celui-ci ?

On remarquera d'abord que le Proudhon convoqué ici par l'économiste belge n'est pas seulement celui que vise Block – ce promoteur du "crédit gratuit", qui est aussi pour lui l'archétype des partisans de la "liquidation sociale". Le Proudhon auquel renvoie Laveleye est tout autant l'auteur des *Contradictions économiques*. Le connaisseur critique de l'économie politique, qui fait de la théorie de la valeur l'axe de sa réflexion, et en cela précède, indiscutablement, Marx. Mais au-delà, il se pourrait bien que ce soit, également, parce que le socialiste français

critique le système économique, et d'abord la propriété, au nom de la *justice* – plutôt qu'en celui de *l'histoire* – qu'il trouve ici sa place. Tant ces deux questions mêlées, celles de la propriété et de l'histoire, sont celles auxquelles se heurte Laveleye, de façon cruciale, dans sa lecture du *Capital*. Des questions qui l'incitent lui aussi, mais à l'issue d'un autre cheminement que Block, à se représenter Marx en successeur de Proudhon. Et qui impliquent donc que celui-ci soit, dans un premier temps, rattaché à la généalogie allemande de l'auteur du *Capital*.

Laveleye qui vient ainsi de consacrer le premier tiers de son article à dresser ce tableau inédit du "socialisme de savants" qui s'est constitué en Allemagne, aborde enfin *Le Capital*. On ne s'étonnera donc pas que la présentation qu'il fait de son auteur vise d'abord à l'insérer pleinement dans ce mouvement, sans cacher toutefois ce qui en constitue le prolongement logique – l'action militante de Marx.

### **La biographie d'un savant militant**

Block, en 1872, montrait en Marx avant tout un théoricien. Il ignorait, semble-t-il, son activité révolutionnaire des années 1848, et n'évoquait que d'un mot sa direction de l'AIT. Trois ans plus tard, Charles Limousin s'attardait, au contraire, sur les idées et l'activité politiques du chef de l'Internationale, sans même mentionner *Le Capital*. Le portrait qu'en dresse Laveleye, en 1876, apparaît d'emblée plus complet et plus équilibré.

Marx, écrit l'économiste belge, est "l'un des chefs du socialisme européen" en tant qu'il est "le fondateur et l'organisateur de *l'Internationale*". Mais il ajoute aussitôt cette réflexion, en apparence paradoxale : "Cependant il n'a rien, ni dans ses écrits, ni dans sa carrière de l'agitateur révolutionnaire. Ses livres ont la prétention d'être absolument scientifiques, et sa vie, après quelques incidents orageux, a été celle d'un érudit<sup>54</sup>". Agitateur, Marx ne l'est pas au dire de Laveleye, car celui-ci réserve le terme pour Lassalle. Pour cet homme au charisme

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 134.

exceptionnel, "considéré par ses adhérents comme le messie du socialisme" ; et dont, "en deux ans, (la) parole et (la) plume enflammées remuèrent toute l'Allemagne et y créèrent le parti démocrate socialiste<sup>55</sup>". A la figure du prophète flamboyant qu'est Lassalle, Laveleye oppose donc, quand il s'agit de Marx, celle de l'érudit. Mais, à ses yeux, c'est précisément en cela que l'auteur du *Capital* témoigne de la puissance redoutable de ce socialisme savant d'outre-Rhin : sa science, ou ce qu'il prétend telle, est en elle-même subversive.

L'économiste belge est mieux renseigné que les auteurs précédents sur la vie familiale de Marx. Son origine juive, déjà notée par Limousin, est ici précisée – son père étant "israélite baptisé". Et mention est faite de son mariage avec Jenny von Westphalen, dont le frère fut ministre. Toutefois il faut remarquer que Laveleye n'utilise pas, comme le faisait Macdonell, les indications autobiographiques contenues dans la *Préface* de la *Contribution*, un texte qu'il ne connaît visiblement pas. Il est donc très rapide sur les années de jeunesse de Marx, consignait ses études de droit, puis son intérêt pour l'économie politique, mais non pas celui qu'il porte à la philosophie de Hegel. Il évoque aussi de façon seulement allusive les causes de son exil à Paris. Cependant, à la différence de Block, Laveleye signale le retour de Marx en Allemagne, en 1848, et sa publication d'un "journal où il malmène rudement "la bourgeoisie"<sup>56</sup>". Son activité militante, précédant sa "direction occulte" de l'Internationale est donc mise en évidence. Et c'est dans ce cadre qu'est signalée la publication du *Manifeste du parti communiste*.

Il s'agit là certainement de l'aspect le plus novateur de cette biographie de Marx, puisque, on le sait, l'existence même du *Manifeste* est jusqu'ici pratiquement inconnue en France. On doit cependant noter que le titre de l'ouvrage est cité dans l'article du *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse, remarquablement informé sur toute cette première période de la

---

<sup>55</sup> Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain..." -II -Les agitateurs, *op. cit.*, p. 867-868.

<sup>56</sup> "Le socialisme contemporain..." I, *op. cit.* p. 135. Il s'agit de la *Neue Rheinische Zeitung*. Cet épisode était déjà rapporté dans l'article du *Figaro* de septembre 1871

vie du socialiste allemand<sup>57</sup>. De plus, Block, qui n'avait jamais encore entendu parlé de ce texte, en apprend l'existence en avril 1875, mais sans en connaître précisément la teneur<sup>58</sup>. Laveleye est donc le premier en France à mettre véritablement en valeur le *Manifeste*.

"Déjà en 1847, écrit-il, dans un manifeste rédigé avec son ami Fr. Engels, au nom des communistes allemands de Londres, (Marx) avait formulé les deux principes qui guident encore aujourd'hui le socialisme allemand et européen".

Le premier de ces principes, ajoute-t-il, implique que la lutte des ouvriers contre les capitalistes "s'élève au-dessus des distinctions de nationalité" ; le second indique que les travailleurs "doivent conquérir les droits politiques pour briser le joug des capitalistes<sup>59</sup>". Il est donc clair que Laveleye perçoit l'importance politique du *Manifeste*, où il voit l'affirmation du caractère politique et international de la lutte du

---

<sup>57</sup> Pierre LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, T. X, p. 1292.

L'auteur indique que le *Manifeste*, publié avec Engels en 1848, "avait été adopté par un congrès d'ouvriers de diverses nations, tenu à Londres en 1847". Par ailleurs, rien n'indique que Laveleye connaissait cet article du *Dictionnaire*.

<sup>58</sup> Maurice BLOCK, "Revue des principales publications économiques de l'étranger", *JDE*, 38 (112), avril 1875, p. 91. Block, faisant là le compte-rendu de la revue américaine *Journal of Social Science*, signale un article sur l'Internationale du Dr D.F. LINCOLN. Ce dernier indique, écrit Block, "une publication de l'année 1850, un "manifeste", qu'on attribue à M. Karl Marx et ses amis. Dans ce manifeste, il est dit que les communistes doivent faire alliance avec la démocratie pour détruire l'ennemi commun ; après la victoire, les communistes doivent se défaire des démocrates, car ces derniers deviendraient les défenseurs de la propriété, et la propriété, c'est le mal !".

<sup>59</sup> Émile de LAVELEYE, "Le socialisme contemporain...", *op. cit.*, p. 135. L'économiste belge est ainsi le premier à mettre en valeur le rôle de Fr. Engels. Quelques pages auparavant, il a signalé, parmi les écrits socialistes antérieurs à 1848, le livre d'Engels de 1845 – *La Situation des classes laborieuses en Angleterre* –, en indiquant que "c'est en partie la source des idées de Karl Marx" (p. 126, note 1). Macdonell ne citait pas Engels ; Block le mentionnait parmi ceux qui ont "assisté" Marx lors de la publication des *Annales franco-allemandes*, mais sans autre précision.

prolétariat qui spécifie le socialisme révolutionnaire. Et pourtant, il nous semble très probable que notre auteur ne connaît l'ouvrage que de seconde main, à partir d'exposés venant d'auteurs allemands. Plusieurs éléments plaident en faveur de cette hypothèse. Le premier est qu'il n'en cite pas le titre exact (ni la date de publication, 1848). Mais surtout, il n'évoque pas – ni dans cette analyse du livre, ni dans le reste de son article – la conception de l'histoire du *Manifeste*, qui, s'il l'avait lue directement, l'aurait très certainement frappé.

Cependant Laveleye ne veut pas s'attarder davantage sur l'activité militante de Marx - "ce serait faire l'histoire de l'Internationale" dit-il – alors que son but est clairement de faire connaître sa doctrine. Aussi termine-t-il sa biographie du socialiste allemand en citant les deux ouvrages "économiques" qui précèdent *Le Capital : Misère de la philosophie* et la *Critique de l'Économie politique* (sic). Pour le dernier d'entre eux, il s'agit là encore, sans aucun doute, d'une connaissance indirecte. Le titre n'en est pas exact, et, on l'a déjà dit, la *préface* dont l'importance est essentielle pour la conception de l'histoire de Marx, n'est pas utilisée par Laveleye. Mais il en va tout autrement de *Misère de la philosophie*. Laveleye a lu, à coup sûr, cette "critique très piquante et souvent très juste des *Contradictions économiques* de Proudhon". D'ailleurs, il ajoute, en forme de commentaire, "Marx n'aime pas Proudhon, quoiqu'il s'en rapproche en bien des points<sup>60</sup>".

Cette dernière remarque nous renvoie à la difficulté que nous avons déjà mentionnée. Comment comprendre que Laveleye, qui aborde Marx dans une conjoncture idéologique nouvelle et avec une grille de lecture profondément distincte de celle de Block, ne parvienne pas mieux que celui-ci à différencier l'un de l'autre les deux socialistes, l'Allemand et le Français ? Cette forme de paradoxe s'éclaire, croyons-nous, si l'on prend en compte les obstacles que rencontre l'économiste belge dans son interprétation du *Capital*, et qui vont le conduire, lui aussi, à "reconstruire" l'œuvre.

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 135.



, en

<b>CHAPITRE IX .....</b>	<b>220</b>
<b>ÉMILE DE LAVELEYE RENCONTRE <i>LE CAPITAL</i>.....</b>	<b>220</b>
1 – Le projet de Laveleye.....	<b>Erreur ! Le signet n'est pas défini.</b>
Les indices d'une interprétation différente .....	<b>Erreur ! Le signet n'est pas défini.</b>
Le projet de Laveleye.....	222
<b>2 – Un autre précédent : Marx dans la <i>Fortnightly Review</i>,.....</b>	<b>224</b>
La première analyse anglaise du <i>Capital</i> .....	225
"Le capitalisme nourrit le germe du socialisme" .....	226
Une grille de lecture "pessimiste" .....	228
<i>Le Capital</i> , lu par un Britannique.....	230
L'opposition du socialisme de la chaire et de Marx, selon Cliffe Leslie .....	234
<b>3 – Le socialisme allemand : un "socialisme de savants" .....</b>	<b>237</b>
Le programme de Gotha .....	238
Un initiateur : Marlo .....	239
Une problématique nouvelle .....	241
La biographie d'un savant militant.....	247